

***Réévaluations du romantisme, vol. 1, Mutations des idées de littérature.*** Actes du Colloque international « Réévaluations du romantisme », 26-27 avril 2012, Université Paul-Valéry, Montpellier. Sous la direction de MARIE BLAISE. PULM, coll. Le Centaure, 2014. Un vol. de 382 p.

On a vu se développer récemment dans le champ académique une nouvelle approche du romantisme, qui se concentre sur les questions de réception : après des décennies marquées par les tentatives de définition historique et de délimitations nationales et régionales du courant, cette approche analyse le regard porté par la littérature, les arts, la critique et la philologie sur un objet « romantisme » qui existe *de facto*, quoique de manière souvent problématique, pour les contemporains comme pour les successeurs du mouvement. Du collectif de 2010 *Die Romantik: ein Gründungsmythos der Europäischen Moderne*, dirigé par Anja Ernst et Paul Geyer, aux *Politiques antiromantiques* parues sous la direction de Claude Millet en 2012 aux Classiques Garnier, il ne s'agit plus d'évoquer le romantisme dans une perspective fermée d'histoire littéraire ou de poétique, mais d'analyser son importance au miroir des débats et des adhésions contemporains ou rétrospectifs qu'il a suscités. C'est dans ce cadre général que s'inscrit l'important volume dirigé par Marie Blaise, qui rassemble les actes d'un colloque international sur les « Réévaluations du romantisme » organisé à Montpellier en 2012 : son originalité est d'articuler l'analyse de la réception du romantisme à un projet d'histoire des mutations des idées de littérature, mené dans le cadre du programme A.N.R. HIDIL de Paris IV. Le présent ouvrage fait à ce titre pendant à celui dirigé par Marie-Paule Berranger en 2015 sur les *Évolutions/Révolutions des valeurs critiques (1860-1940)*, paru chez le même éditeur. Au-delà d'un courant perçu comme un ensemble plus ou moins bien défini d'auteurs, d'ouvrages ou de thèmes, il s'agit donc d'étudier le romantisme comme un jalon fondamental de l'histoire de la notion même de littérature, qui modifie profondément les manières de créer et de penser la création : « c'est en effet l'idée même de *littérature* que le romantisme prétend avoir ouvert, au point de se confondre avec elle » (p. 10), souligne Marie Blaise dans son introduction. Or, si le romantisme constitue un séisme dans l'histoire des valeurs littéraires dont tous sont amenés à reconnaître l'importance, c'est au prisme de ses répliques et de ses résonances ultérieures, se déclarant dans des espaces divers et des domaines variés, que l'ouvrage se propose de reconstituer la profonde reconfiguration à laquelle le romantisme a mené.

Il s'agit là de la première qualité de cet ouvrage au spectre particulièrement large : il reproduit, sans chercher à réduire l'étendue des domaines concernés, toute l'étendue de ces bouleversements en parcourant au fil de plus de vingt articles les réévaluations du romantisme au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Il montre par exemple la portée de l'interrogation léguée par le romantisme au-delà de l'art proprement dit : non seulement celui-ci brouille les frontières entre littérature et sciences humaines en constitution, mais il provoque aussi des débats dans le champ social, dans la pensée politique ou religieuse, dans la sphère critique et académique. L'ouvrage rend également justice à la diversité des effets suscités par le modèle romantique, de la haine farouche à la défense passionnée, et à la variété des espaces concernés par ce questionnement, de l'Angleterre d'un Walter Pater (Bénédicte Coste) à la Russie d'un Ivan Tourguéniev (Jean-Louis Backès) en passant par les écrivains et critiques de la Jeune Pologne (Małgorzata Sokołowicz). Cette perspective ouverte permet aussi de déceler des héritages souterrains et parfois méconnus, qui rapprochent par exemple autour du romantisme un Claudel (Claude Pérez) et un Breton (Marie-Paule Berranger) et esquissent une autre cartographie de la modernité.

Divisé en quatre grandes parties qui dessinent les contours et le personnel du mythe romantique comme de son examen critique (« Figures et fictions », « Rémanences », « Résiliences »),

Histoire d'autorités »), le livre trouve son originalité dans le fait qu'il est traversé par quatre grandes questions qui harmonisent la réflexion commune au-delà des cas particuliers et de l'inventaire des affinités et des détestations. D'abord, il pose la question de l'évolution du terme « romantique » dans le lexique et dans les histoires littéraires, montrant que la dénomination se retrouve dans des sens mais aussi dans des contextes très différents : « romantique » se fait « *mo[t] de guerre* », selon l'expression de Hugo citée dans l'article très approfondi de Jean-Claude Fizaine et que l'on pourrait reprendre au sujet de l'étude de la place du romantisme respectivement dans le discours d'un Léon Daudet et de l'extrême droite en général proposée par Henryk Chudak et Stéphane Zékian, qui restituent au terme sa charge profondément polémique, indispensable pour instruire le procès du « stupide XIX<sup>e</sup> siècle » (Léon Daudet) ; *mot de science* chez Gaston Paris, dont Ursula Bähler montre le dilemme de philologue travaillant à la fondation de la médiévistique en discipline scientifique et luttant avec l'héritage complexe d'un romantisme perçu à la fois comme le grand fondateur et le grand obstacle pour légitimer une posture épistémologique non subjective ; *mot de l'âme* dans l'article de Zbigniew Naliwajek qui évoque l'héritage de Hegel et Hugo chez Charles Morice, pour qui romantisme désigne d'abord une évolution spirituelle de la société et ses répercussions sur la littérature.

Le deuxième axe transversal évoqué dans le volume met en relief la construction dont le romantisme est l'objet dans des espaces et des supports divers : à ce titre, il s'agit moins de réévaluations simples que de la constitution d'un modèle ou d'un repoussoir qui sert souvent à étayer la propre position des auteurs ou des critiques. L'originalité de cette interrogation dans l'ouvrage repose sur le fait qu'il ne s'agit pas uniquement d'identifier les *pro* et les *contra*, mais de montrer notamment comment se met en place, et se déboulonne, le répertoire du mythe romantique : répertoire de grandes figures d'auteur, à travers les études sur la perception de « l'Enchanteur »-Chateaubriand (Fabienne Bercegol) ou de la « légende hugoïste » (Sylvie Triaire), mais aussi répertoire de narrations-modèles et de scénographies, de la sacralisation de Jean d'Arc (Christian Amalvi) aux portraits de l'artiste « en artisan médiéval » (Julien Schuh). Mais à l'autre bout du spectre, ce mythe est aussi la cible d'attaques nourries, ainsi qu'en témoignent les critiques de la N.R.F. contre l'inspiration romantique (Gil Charbonnier) ou l'infortune critique d'un roman populaire associé au romantisme qu'étudie Julie Anselmini. On apprécie tout particulièrement que l'ouvrage adopte ici une perspective large, ouverte aux approches comparatistes comme dans l'article de Marie Panter sur Hugo et Thomas Hardy, mais également attentive à varier les médiums où se joue la réception du romantisme : ainsi, l'important article de José-Luis Diaz analyse le débat sur « la mort du romantisme » qui se joue dans la presse à partir de 1855 et montre finement la posture ambiguë de ces critiques et l'effet contre-productif de leur chasse aux derniers romantiques, qui contribue paradoxalement, non seulement à construire le romantisme comme un objet historique, mais aussi à en pérenniser l'existence médiatique – « on n'a jamais plus parlé du romantisme que depuis qu'on a dit : *le romantisme est mort* », remarque Hugo lui-même.

Le troisième aspect évoqué par le volume, qui se concentre sur les réappropriations et les transformations de la poétique romantique au XX<sup>e</sup> siècle, pourrait paraître le plus traditionnel et le plus susceptible de produire de simples études monographiques ; pourtant, il déploie deux interrogations passionnantes en dessinant deux ensembles cohérents au-delà de rapprochements qui peuvent paraître intempestifs : d'une part, il fait la part belle aux « néo-romantiques », qu'ils évoluent dans le contexte de la Jeune Pologne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Małgorzata Sokołowicz) ou appartiennent au courant esquissé par André Joussain (Antoine Piantoni). Ces mouvements qui reprennent « le mot le plus démodé qui soit », comme le dit Joussain dès le premier numéro de la *Revue Néo-Romantique* de 1907, contribuent en réalité à universaliser un héritage qui court jusqu'à nos jours dans les sphères les plus inattendues : l'introduction de Marie Blaise

rappelle que les années 1980 ont vu apparaître au Royaume-Uni le courant vestimentaire et musical des *New Romantics*, prenant la suite des *mods* et autres *punks* (p. 13). Les modalités diverses de ces mouvements de résurgences romantiques revendiquées, dans les lettres comme dans le champ social, constituent un champ d'études tout à fait intéressant, dont le présent volume pose dans une large mesure les bases. L'autre ensemble qui se dégage à la lecture de l'ouvrage concerne l'interrogation spécifique que soulève le romantisme chez les poètes : des auteurs aussi différents que Mallarmé, Claudel ou Breton sont forcés de se confronter avec le mythe poétique romantique, que ce soit pour revendiquer un héritage, ainsi que le montre Marie-Paule Berranger pour Breton, ou une différence, comme Thierry Roger et dans une moindre mesure Zbigniew Naliwajek le font pour Mallarmé. Une telle appropriation chez des auteurs aussi divers engage à distinguer dans la réception du romantisme des genres et des formes singuliers et permet d'affiner l'analyse de ces réévaluations : elle montre que la poésie romantique constitue un espace de réception à part et une part fondamentale du mythe romantique.

Enfin, l'ouvrage pose la question de la place du romantisme dans l'histoire littéraire et tout particulièrement des conséquences idéologiques et politiques d'une telle assignation. En effet, l'ouvrage évoque le cas romantique dans le champ académique et les manuels, en montrant que celui-ci est l'objet d'une approche tout sauf scientifique : témoin le jeu de bonneteau auquel se livrent à cinquante ans de distance *Le Romantisme des classiques* (1885) d'Émile Deschanel et *Le Classicisme des romantiques* (1932) de Pierre Moreau, qui tentent chacun à leur manière de « compenser par l'histoire littéraire les ruptures de l'histoire pour élaborer un ensemble continu et uni » (p. 346), comme le souligne Mariane Bury dans son remarquable article. On voit qu'ici le manuel d'histoire littéraire prend en charge une perspective sur l'histoire qui dépasse de loin ses attributions pédagogiques : la même tension se retrouve de manière exacerbée dans *Le Romantisme français* du pourfendeur du « mal romantique » Pierre Lasserre, dont on oublie parfois qu'il s'agit à l'origine d'une thèse de doctorat soutenue en 1906. Le texte de Lasserre témoigne également du lien entre le contexte académique et les lectures idéologiques du romantisme : il constitue le point de départ d'un article très précieux où Stéphane Zékian retrace la constitution de cette constellation anti-romantique d'extrême droite, en mettant en relief ses profondes ambiguïtés. En effet, les grandes « machine[s] de guerre » (p. 271) lancées par les maurrassiens et les proches de l'Action française contre l'ennemi romantique tournent en réalité souvent à vide : elles contribuent à sacraliser la légende romantique et à légitimer la « scénarisation politique [...] rien moins qu'évidente [de] l'équation du romantisme et de la Révolution » (p. 283). Les brûlots ne font en réalité que consolider le mythe romantique en se constituant comme son « envers » (p. 284) radical mais finalement peu efficace : décidément, réévaluer le romantisme est un exercice plus périlleux qu'il n'y paraît et il fallait bien un volume complet pour montrer les aboutissements inattendus de ces diverses tentatives.

En offrant une perspective croisée et particulièrement vaste, le volume se situe en effet bien loin des jugements à la Giraudoux, connu pour sa boutade « Appelons romantique Hugo et la discussion est close » : au contraire, l'ouvrage pourrait porter comme épigraphe « Prononçons le mot “romantique” et les débats commencent ». Or, ainsi que le récent *La Haine de la littérature* (2015) de William Marx le rappelle : « C'est quand elle commence à avoir des ennuis que la littérature commence tout court ». La démonstration en est faite dans ce volume, où les appréhensions diverses et divergentes du romantisme dessinent les contours d'une définition du littéraire dont nous sommes encore tributaires aujourd'hui.